



CULTURE

Les Rencontres d'Arles en pleine renaissance

PHOTOGRAPHIE Cette première édition sous l'égide de Sam Stourdzé est un bon cru où les grands noms (Walker Evans, Stephen Shore) partagent la vedette avec de belles découvertes (Martin Gusinde, Markus Brunetti).

D VALÉRIE DUPONCHELLE
@Vduponchelle
ENVOYÉE SPÉCIALE À ARLES

Dès le premier jour de ces 46^{es} Rencontres d'Arles, le buzz a été bon, comme lorsque le premier jour des vacances est bleu azur. Lorsque le petit monde sévère de la photo se retrouve place du Forum, autour de la statue de feu Lucien Clergue, figure tutélaire d'un festival qui lui est dédié cette année, le verdict s'établit assez vite. Radioscopie collective et informée. Il s'agit de voir du neuf (les paradis fiscaux croqués en Technicolor par Paolo Woods et Gabriele Galimberti), de revoir ses classiques (tout Stephen Shore), de découvrir de nouveaux champs de l'image et de s'enthousiasmer sur le fond et sur la forme.

Mission accomplie pour cette première édition de Sam Stourdzé, nouveau directeur des Rencontres, aux commandes depuis septembre 2014, après des années fructueuses au Musée de l'Élysée à Lausanne. Le cru 2015 est riche, bien construit, souvent rafraîchissant par son appétit de jeune carnassier, instructif comme les savoirs croisés (« Total Records » qui brasse allègrement l'histoire de la photographie à travers les pochettes de disques, bien plus gonflées et pionnières qu'on ne le croit) et appréhensible comme les programmes allégés (35 expositions au lieu des 50 de l'édition précédente). La promenade arlésienne en est donc simplifiée, pas appauvrie, car il y a autant d'œuvres à comparer (1 500), dont un nombre conséquent de poids lourds (Walker Evans à la commande pour le magazine *Fortune* au début des années 1960, au Musée

d'Arles antique).

Il y en a pour tous les goûts, du plus muséal (l'insoupçonnable collection de la MEP, toute en chefs-d'œuvre, d'Araki en mode conjugal à Robert Frank in extenso, d'Avedon l'impitoyable portraitiste au maître Irving Penn, exposée en deux temps au Méjan et au Capitole) au plus kitsch (les 34 icônes de la photo réincarnées par John Malkovich pour Sandro Miller, à l'Abbaye de Montmajour). Comme tous les ans, il y a Martin Parr, mis en scène sur des transats et des coussins, mis en musique par Matthieu Chedid (« MMM » à l'église des Frères Prêcheurs, le label humour de cette année). Mardi soir, Martin Parr, désormais président de Magnum, a commenté longuement son œuvre au Théâtre antique, commençant gaie-ment et finissant dans la caricature acide, comme un Houellebecq de la photo. Ses fans sont restés pour le concert de M qui s'en est suivi.

Bouillonnement des cellules grises

Ce qui est formidable à Arles, c'est le bouillonnement des petites cellules grises. Elles donnent des relectures de l'histoire de la photo qui sont souvent passionnantes et inattendues. Ainsi « Another Language » à l'église Sainte-Anne, qui plonge, grâce à Simon Baker, le responsable des collections photographiques de la Tate, dans l'univers de huit photographes japonais, du grand Eikoh Hosoe, qui suit un fameux travesti de théâtre, jusqu'à l'évanouissement dans l'image, au moins connu Kou Inose dont les tirages poétiques sont des tableaux renversants de beauté. Scénographie du vide et touche de rouge coquelicot comme le portique d'un sanctuaire, ce jeune « curator » qui a signé la confrontation « William Klein-

Daido Moriyama », puis l'exposition poignante de « Taryn Simon » à la Tate Modern, use de l'espace et de l'émotion pour partager son savoir avec le public.

Juste en face, au-delà du sublime cloître Saint-Trophime, vous attend la Terre de Feu immortalisée dans toute sa nature par le missionnaire allemand Martin Gusinde, envoyé à Santiago du Chili en 1912. Sur cette île du bout du monde, parcourant canaux, forêts et steppes, il découvre les peuples Selk'nam, Yamana et Kawésqar, comprend que ces civilisations complexes mais orales sont condamnées à disparaître avec l'arrivée des colons occidentaux. Il réalise plus d'un millier de photos de leur vie et de leurs rites, elles sont plus belles que des Picasso cubistes. Xavier Barral fut homme de mer avant d'être éditeur de découvertes. Il se souvenait avoir vu des photos étonnantes au Chili. Christine Barthe, qui travaillait sur la Patagonie pour le Musée du quai Branly, enquêta jusqu'à une petite ville près de Cologne. Voilà un fonds formidable à tous points de vue.

Au parc des Ateliers, le parcours est plus bref que d'habitude, chantier de la Fondation Luma oblige. Il reste plein de bonnes surprises. Le « Las Vegas Studio » des architectes Robert Venturi et Denise Scott Brown est passionnant comme ces années 1960 américaines où le mythe d'un monde repu et stylé se construit à toute allure au pied du Flamingo's.

Le plus spectaculaire est le monde des cathédrales, restitué comme par magie par l'Allemand Markus Brunetti, pur nomade de l'objectif. Des dizaines d'images, de longues séances de pose puis de montage, redonnent à chacune la précision de son ornementation et son échelle de géante divine. Placées sous la grille ouvragée de la Grande Halle restaurée en 2007, ces cathédrales y gagnent au crépuscule la lumière tamisée des vitraux. ■

Les Rencontres d'Arles (13) jusqu'au 20 septembre. www.rencontres-arles.com



1. *Jeux pour effrayer les femmes, 1919-1924, Yamana.* 2. *Labor Anonymous, 1946, Walker Evans*
3. *Bal de fin d'année du Clare College, Cambridge, Angleterre, 2005, Martin Parr.*
4. *Un employé du Jetpack Cayman, tiré de la série Les Paradis, Paolo Woods et Gabriele Galimberti.*

GUSINDE/ANTHROPOS
INSTITUT/EDITIONS XAVIER
BARRAL/RENCONTRES D'ARLES,
WALKER EVANS/METROPOLITAN
MUSEUM, NEW YORK/ RENCONTRES
D'ARLES, PARR/MAGNUM
PHOTOS/KAMEL MENNOUR/
RENCONTRES D'ARLES, WOODS &
GALIMBERTI/ RENCONTRES D'ARLES

